

Confessions d'un enfant d'chienne

Robert Richard

Volume 53, numéro 2 (294), janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, R. (2012). Confessions d'un enfant d'chienne. *Liberté*, 53(2), 52–56.

CONFESSIONS D'UN ENFANT D'CHIENNE

On me croit ivre-né d'une famille mixte : père anglophone et mère francophone, quand ce n'est pas l'inverse. Mais ce ne fut pas mon cas. Mes parents baragouinaient à peine l'anglais. En fait, en bons Québécois, c'est à peine s'ils baragouinaient le français. Pour tout dire, je suis issu d'une famille sans langue — né pour le petit pain du mutisme. Les objets de la vie quotidienne n'avaient pas de noms, ils n'étaient pas nommés par nous. « *Passe-moé le chose* » (oui, *le chose* !), « *donne-moi l'affaire* », « *r'garde ça, là* »... La réalité se présentait à moi sous un visage anonyme — un gros mufle tout humide, tout chaud, à la respiration bruyante de gros bœuf effrayant... Il n'y avait, dans ma famille, que du générique. Les oiseaux, les plantes, les meubles, la batterie de cuisine, les fourchettes, les cuillères — enfin, tout de ce monde animé et inanimé était sommé de se ranger sous le terme le plus général possible : *chose* — et au masculin, s'il vous plaît. J'ai donc été, tout jeune, assujetti à la *choséité obtuse* du monde, vivant à même l'informe, le sans-nom. Je rampais le nez dans la « gluance », dans la glaire de la vie : tout n'était que grouillement obscur. Je suis né dans la poussière, parmi les insectes, les vers, les pucerons — en plein dans l'univers *bébête*, lieu propice (je ne le savais pas à l'époque) à la génération spontanée, du moins aux dires d'Aristote. Mais voilà, je n'étais qu'un petit morveux qui n'avait pas encore lu le grand philosophe. Pour l'instant, j'évoluais tout près — *trop* près — des corps,

des odeurs, des sueurs — aisselles, genoux, seins, tétons, mains, doigts, cachotteries d'adultes sous les draps, lits, verre d'eau tiède sur la table de nuit, ronflements, cris rauques, cris de femmes dans la nuit, cris d'hommes, rires et pleurs, des rires comme des pleurs, et des pleurs comme des pleurs... Et moi, dans tout ça ? Eh bien, j'étais nu. Rien à me mettre sur le dos. Oh, j'avais des vêtements, ma mère en achetait à la tonne ! Je portais des habits de cow-boy, des jeans, des culottes courtes, des t-shirts avec des dessins d'animaux. Ce que je veux dire, c'est que je n'avais pas de mots à mettre entre ma peau et le monde : rien à intercaler entre mon monde intérieur et le monde *out there*. Pas de barrière, même pas une mince pellicule pour endiguer le flot, le flux, la marée haute venue du grand large. J'étais en contact direct avec l'humidité de la nuit — les araignées qui rampaient dans le noir —, en contact aussi avec la clarté aveuglante, la chaleur sèche, dure, du jour : les cailloux brûlants de la rue, la poussière de la Maine à Maniwaki-les-Bains. C'était ça, ma peau : la saleté nue de la terre, du sol. J'étais donc incapable de prendre mes distances par rapport à ce monde impudique, incapable de surfer, incapable de prendre de l'air. Je fus craché du vagin de ma mère sur un lit de mort où j'ai crié des années durant : « Arrachez-moi de ce qui m'entoure ! Enlevez-moi, éloignez-moi de ce qui s'agrippe à moi ! De ce qui colle à mon visage comme saint suaire suffocant ! » Mais rien à faire : j'étais dans le « CECI » hégélien, pris, « pogné », soudé avec de la Crazy Glue à l'ordure du monde, fixé à ses couleurs (*j'étais* le rouge des abat-jour, le rose des murs de l'hôtel où j'habitais, le bois brun foncé de la rampe d'escalier, les marbrures du plancher)... d'où mon désir, beaucoup plus tard, de voler haut de mes ailes de cire jusqu'au puissant soleil des Idées, de la création, de la liberté...

Issu d'un tel milieu, d'une famille sans langue, il est normal que j'aie voulu en posséder à foison — et si possible, à la perfection. Je voulais être éloquent dans toutes ces langues ! Hélas, je ne suis devenu ni parfait en langues, ni éloquent de *speech*. Mais j'aurais signé, de ma dernière goutte de sang de vivant un pacte avec le Diable — moi, un tout petit Faust maniwakien en quête d'éloquence, de voix, de pointe de style. Eh oui, j'aurais signé n'importe quel document éternellement compromettant pour mon âme — j'aurais de mon hémoglobine pure et non contaminée paraphé, griffé, beurré n'importe quel sale contrat en mille copies se carbonisant ou carbonisées. Oh, pas pour connaître et posséder des centaines de corps de femmes (les Gretchen de mon imaginaire : je les ai eues, de toute manière,

les *mille e tre*, avant d'avoir mes six ans)! Pas non plus pour qu'on me remplisse les poches de billets doux-amers imprimés dans les American Banks des grandes métropoles du Sud. J'aurais plutôt apposé ma signature sur le fumant *paperolle* du Diable pour posséder l'espèce vraiment sonnante et trébuchante de ces réalités (femmes, argent) : la langue!

« Donnez-moé une langue! » criai-je dans mon enfance de l'âge, à Dieu le Père et au ciel rempli d'anges. « Et tant qu'à faire, donnez-m'en donc deux! » rajoutai-je, tout gourmand. L'assoiffé et l'affamé de la langue que j'étais voulait ainsi manger, s'empiffrer au banquet de la parole et de l'écriture — *no wonder* que j'écrivais des contes à six ans (1952), sous la table à café du salon, chez mes parents. Mais tout ça est effacé maintenant, *gone with the fucking wind*. J'ai tout perdu de ces *one-pagers* d'antan. Je n'en conserve qu'un fragment de souvenir : « une météorite qui vient frapper à la porte d'un vaisseau spatial, le pilote de l'aéronef ouvre la porte... » Eh oui, les grands espaces, la choséité devenue sidérale!

J'avais grand faim et grand soif de mots. On m'a nourri de tout — de viande, de carottes, de pain, de desserts, de petits pois, de fruits —, de tout, sauf de mots. Il aurait fallu m'emmener chez le docteur, pour qu'il m'ausculte et qu'il entende ce silence qui battait au creux de mon thorax, à l'intérieur de mes poumons et jusque dans mon foie et dans ma rate et dans ma vessie. Le silence battait partout dans mon corps. Enfin, il aurait fallu qu'on me transporte à l'hôpital, vite, et qu'on me transfuse et qu'on me perfuse et qu'on me diffuse, directement dans les veines, des mots — des adverbes, des adjectifs, des compléments directs et indirects, des subjonctifs parfaits et imparfaits, des accords sûrs et infaillibles, des « s » et des « x » et des « e-n-t » là où il faut —, enfin qu'on me les envoie en plein dans les artères, qu'on me *shoote* la carotide de dictionnaires : les *Robert 1 et 2*, le *Larousse*, le *Quillet*, suivis du *Grevisse* (avec ses milliers de bons et de mauvais usages), et de tous les fascicules Hatier sur les pièges de la langue, sur les faux amis, sans oublier les mille deux cents verbes passés à la moulinette des conjugaisons...

Au fond, j'ai peut-être vécu sur le mode subjectif, en ce *p'tit cul* que j'étais (*p'tit Québécois*), le dilemme du *Québec-grand-Cul* : comme collectivité, on massacre à coups de hache le peu de langue qu'on a, tout en cherchant à protéger à coups de 101 dalmatiens cette langue éprouvée, éreintée, bâclée... « Viande à chien! » se serait écrié Camille Laurin. Alors que mon cri à moi fut différent : je me suis écrié, éclaté,

fendu en deux — en deux langues pour être précis, et en autant sinon plus de styles, de manières : l'essai, la fiction, l'enseignement, le débat, le bonheur de la langue parlée, *discutante*, déroutante de « doxes » et de paradoxes, de dictions et de contradictions, de poésie et de prose, de narration et de description — *oralléluiant* ! Pas surprenant que l'écrivain que je suis devenu puisse vouer à la pendaison un jeune cancre coupable d'une faute d'accord — c'est le pas final du *Roman de Johnny*¹. Pas surprenant non plus que je donne à ce Johnny la mission de gérer la fin du monde à coups de mots qui font voler en éclats les vitres des grandes fenêtres de son école.

Bref, cette façon qu'avait ma famille de malmener la langue ME TUAIT à petit feu. « *Le mot tue la chose* », dit Hegel — mais le manque de mots, leur absence, tue encore plus définitivement. Ça tue à répétition, ça te poursuit jusque dans tes derniers retranchements... ça te pourchasse, ça te traque, pour t'enlever la vie. Ça t'éviscère : ça t'enlève le viscéral que *t'as* à vivre, et ce, en partant — *from the fucking word «go»*. Commencer sa vie par la mort, *dans* la mort, faire que son premier respire soit aussi son dernier et passer le reste de sa vie essoufflé, sans souffle — *forget it* !

C'est de cette carence de mots, de cette absence de langue qu'allait naître mon écriture — du moins si on se fie au témoignage de Johnny. Jeune, je n'ai pas eu droit aux mots de la tribu. Soit ! Je n'en ai donc pas été encombré ! J'ai ainsi dû trouver *mes* mots, presque les inventer ou du moins aller les chercher n'importe où, dans toutes les langues s'il le fallait, dans *the world at large*, dans ma langue dite maternelle, mais aussi dans l'autre langue, l'anglais, pour dire le vide, pour dire l'absence de langue... Mais voici que je découvrais ceci d'inouï : *l'écriture n'est pas une langue*. Je peux être muet de langue(s), mais disert dans l'écriture. Voici que l'écriture, c'est ce qui dit la face cachée du vide : la secrète et enivrante vitalité du vide. L'écriture donne de l'altitude et permet de respirer l'air raréfié du vide. Elle permet de voir le vide comme empli de cumulus et de cirrus de la haute atmosphère... Car, paradoxalement, cette immédiateté vécue avec les choses du monde constituait, en même temps, un contact avec *de la* singularité pure. Ce monde était donc infiniment ouvert, divers, différencié — il suffisait de trouver les mots *écrits* pour dire ce chaos de sensations, ces éclats d'ombres et de lumières, ces odeurs poivrées. Les embrocher sur le fil de l'écriture. L'écriture : ce qui va chercher le

1. Robert Richard, *Le roman de Johnny*, Boulogne, Balzac-Le Griot, 1998. Également : *A Johnny Novel*, Toronto, The Mercury Press, 1997.

fond perdu des choses — l'âme de Johnny (avatar du saint Jean de l'Évangile) — pour le monter en épingle, le faire exister, le conduire à l'être. À la recherche non pas du temps perdu, mais du fond perdu, de la vie *avant* le langage, *sous* la langue, *sans* le langage...

Au commencement était... l'écriture.

À l'âge de six ou sept ans (l'âge de mon Johnny), je vivais dans un hôtel qui me tenait lieu de pays et de plaine *pleine* d'Abraham — s'y rencontraient régulièrement les frères Wolfe et Montcalm. Je ne connaissais rien de leur querelle, ne connaissant que mon vide *su'l'cœur*, en plein cœur de ce haut lieu du commerce international, grande place publique. Je réfère à cet hôtel du Maryland — en langue algonquine, Maniwaki signifie « terre de Marie » — où j'ai vécu mon enfance de p'tit christ en herbe, coincé entre des Marie-Madeleine *tou'nues* et la boisson à l'eau de rose qu'on te versait à flots comme pisse de sang dans de grands verres de taverne... Hôtel Central, que ça s'appelait. C'est parce que j'ai vécu là, dans ce coin de terre, que je ne suis ni Québécois, ni Canadien, ni Italien, ni Algonquin, et que je ne parle aucune langue — ni le français ni l'anglais. Né dans aucune langue, j'écris.